



La mélancolie du deuil

Cargo mélancolie.

d'Alexandre Bergamini. Éditions Zulma, 96 pages, 9,50 euros.

Le premier roman d'Alexandre Bergamini, *Retourner l'infâme*, marquait d'évidence la naissance d'un écrivain : son écriture rythmée appelait la lecture à voix haute tant par son lyrisme que par la maîtrise dont il s'efforçait – souvent avec bonheur – de la gouverner. J'avais même osé le considérer comme un romantique égaré dans le bordel du monde. Je ne sais si j'avais raison d'employer un mot aujourd'hui bien décrié. Comme le lyrisme d'ailleurs. Mais de quel romantisme parlons-nous ? Se réfère-t-on au romantisme anglais, à l'allemand, ou encore au français ? Les questions philosophiques ou politiques ne sont pas réglées de la même façon par les uns et par les autres. Et notre époque qui prétend avoir fait son deuil de l'idéal révolutionnaire semble, par exemple, ne plus voir d'un bon œil les textes d'un Victor Hugo, auteur, entre autres, de *93*, de *Napoléon le petit* ou même des *Misérables*...

J'avais donc évoqué un certain romantisme chez Alexandre Bergamini, référence qui me semblait désigner dans son livre l'exposition à vif d'un sujet et sa remise en question radicale dans l'écriture d'expériences limites, sexuelles et plus précisément sadomasochistes dans *Retourner l'infâme*.

Le second ouvrage de Bergamini, *Cargo mélancolie*, non seulement confirme les qualités de son premier livre, mais les développe par une plus grande maîtrise de la langue et de la construction du récit.

Voici donc de courts textes qui rendent compte d'un long voyage qui conduit l'écrivain, dans un premier temps, de Gnydia, cité ouvrière de Pologne, à Klaipeda (Lituanie), Riga (Lettonie), puis à Port-Saïd (Égypte), au Yémen, en Érythrée, en Arabie saoudite, en Somalie. Dans une seconde partie, il raconte la fin de son périple au Spitzberg et dans la baie de la Madeleine vers la banquise.

Il ne faut cependant pas se méprendre : *Cargo mélancolie* n'est pas un recueil de « choses vues ». L'intérêt du livre réside avant tout dans « l'expérience intérieure » dont l'écriture rend compte avec rigueur, précision, à la façon d'un sismographe. Suivons le fil brûlant, douloureux, profond de la narration : Alexandre Bergamini avait un frère, décédé à l'âge de dix-huit ans : « 1962-1980. Une vie dans un tiret. L'ordinaire transformé pour toujours par un frère. » Cette disparition va le hanter durant de longues années : « Auparavant ne régnaient que le supplice, l'évitement. Rêver de lui était un cauchemar qui me hantait des jours entiers. » À l'approche du cercle polaire « premier rêve depuis vingt ans, où nous nous retrouvons, où je le perçois serein. » Puis vient « l'acceptation de l'inaccessible », « le détachement du mort. Mon accord de l'inacceptable, la perte ». Le dernier chapitre dit la clôture de la quête : « La fin d'une errance. Je ne cherche plus. Mais rien ne résout son absence. Rien ne la comble. » Plus loin : « Pour la première fois, disponible à la vie. »

Ces pages sont fort belles et émouvantes, mais l'auteur ne cède à aucun moment à la sensiblerie, à la complaisance. Ce fil intime du récit reste tendu et ne s'embarrasse pas de considérations « psychologisantes ». Je l'ai simplement isolé de la trame du texte pour la clarté de mon exposé. Il s'entremêle subtilement à d'autres fils narratifs grâce auxquels le récit acquiert sa force et sa dimension universelle.

Ainsi on appréciera l'art de Bergamini lorsque, dans des notes concises, il dépeint l'enfer d'une traversée de la Baltique, les marins « ravagés par le travail en mer, la solitude et l'alcool. Robustes et taciturnes, broyés ». Il sait, avec une précision et un réalisme féroces, en quelques phrases, camper les personnages avec lesquels il est obligé de cohabiter pendant plusieurs semaines : « Lui, au long nez qui trempe, mange comme un rustre tout ce

qui passe à sa portée, mastique bouche ouverte. Elle, visage en pâte à modeler qui tombe doucement, jolis yeux, bouche en cul de poule, tente de se tenir avec la distinction d'une première classe sur le *Titanic*. » On n'oubliera pas sa description de Riga : « Un peuple assis sur des journaux attend les yeux dans le vide. Les rues ravagées par le dégel, traversées par des taxis hurlants. Des gardes du corps protégent des hommes d'affaires, des mafieux. » Autre exemple à propos du canal de Suez : « Un jeune enfant moricaud, en tunique indigo, porte dans ses bras un agneau blanc aux oreilles noires. Un bébé sale, morve dégoulinante, promène sa poule, un fil à la patte. » Et, de temps à autre, il ponctue son texte de réflexions sur l'écriture : « Écrire emporte tout sur son passage. L'écriture est marquée du sceau de la perte. »

On remarquera également qu'Alexandre Bergamini, sans insister, observe et analyse, avec un humour grinçant, politique, aussi bien les pays de l'est de l'Europe que l'Afrique : « En France, tout le monde se prend pour Napoléon. La bourgeoisie a triomphé. La fierté du néant. » Ou encore : « À Djibouti zone surveillée par l'armée française », passent « des 4 x 4 immatriculés d'ONG françaises, 4 x 4 de coopérants flambant neufs, de militaires, font cent vitres fermées, nous noient dans des nuages de poussière ». Et, plus loin, il voit une « pancarte d'une ONG française de lutte contre le sida : « Pour te protéger, sois fidèle ».

On comprend que le dernier voyage vers « le nord mythique » lui donne dans « l'éblouissement d'un ciel parfaitement blanc » « le sentiment de renaître vierge. Au commencement. Sans trace d'homme ». Il y a dans le récit de Bergamini la trace de Rimbaud fuyant « l'Europe aux anciens parapets » en quête d'absolu. Et, sans aucun doute, un poète pour qui « voyager c'est apprendre à disparaître ».

Aux îles Lofoten, il évoque les ombres romantiques de Milosz et de Gaspard David Friedrich, autres compagnons de route...

Jean Ristat



Mensuel ☎ : 01 53 91 11 11
T.M. : 117 600 L.M. : 680 000

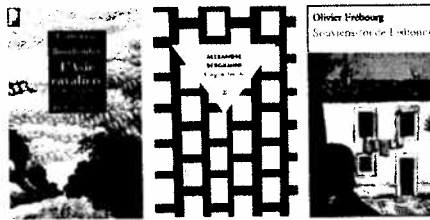
JUIN 2008



La mélancolie du voyageur

Il n'y a plus de distance au XXI^e siècle », avait dit Simon Leys au journaliste et écrivain-voyageur Sébastien Lapaque. Que reste-t-il du voyage, maintenant que tout a été passé au peigne fin ? Quelques minuscules abcès de fixation arrachés au regret de ne pas avoir vécu lorsque la Terre était encore une planète Mars inexplorée. Restent, pour nous consoler, des livres du passé qui racontent la lenteur, le danger, la découverte, le jamais-vu. *L'Asie cavalière* de l'intrépide Catherine de Bourbonlon (1827-1865) est un exemple de ce qui se faisait alors de mieux dans le genre insensé. Lorsque cette femme de diplomate débarque avec son mari à Shanghai en 1853 pour ouvrir la légation française, elle découvre un empire aux codes et aux repères incompréhensibles. Avec elle, nous sommes aux premières loges d'un théâtre de la cruauté où le raffinement d'une cour en pleine décadence n'a d'égal que celui des supplices abominables. C'est une Chine qui, derrière ses sublimes paravents de laque, agite tout un monde de boue, de sang, de mort et d'une pau-

vreté indicible. Mais le morceau de bravoure de notre grande Catherine, c'est le retour par voie de terre : traversée à cheval de la Mongolie – où elle est la toute première Européenne à fouler le sol –, franchissement des montagnes au sud du lac Baïkal, traversée des redoutables marais de Sibérie. Douze mille kilomètres en quatre mois, « l'un des plus



grands voyages qu'il soit donné à l'homme de faire par terre », proclame, à la toute fin de son récit, alors qu'elle touche Paris, cette variéte attachante de comtesse aux pieds nus, à l'œil très sûr pour croquer hommes et paysages.

Pour ne plus toucher terre après la disparition de son frère, et parce que l'eau est un paysage toujours recommencé, infini dans sa diversité qui, croit-il, le lavera de sa tristesse, Alexandre

Bergamini a appareillé pour les lointains brûlants de la mer Rouge puis pour les côtes froides du Spitzberg. Dans un vieux cargo polonais où l'on tangué peut-être davantage à cause de la mauvaise vodka qu'à cause des gouffres salés. Alexandre Bergamini raconte avec les mots d'un authentique poète, parfois d'une beauté fulgurante, l'attente puis la révélation d'une épiphanie près du cercle polaire.

Olivier Frébourg, lui, a laissé une ombre morte dans Lisbonne explorée et chérie comme une femme aimée. Dans ce bout d'Europe où battent les semelles invisibles des immenses Pessoa et Torga, l'écrivain-voyageur laisse caboter son imagination en un mélancolique chassé-croisé entre Lisbonne et ce fantôme de trente ans aux attaches si fines qui nous rappelle que la vie est belle dans le souvenir désespéré que l'on se fait de ses éclats de bonheur. Fabrice Gaignault

*** *L'Asie cavalière, de Shang-haï à Moscou (1860-1862)* par Catherine de Bourbonlon, 406 p., Phébus Libretto, 11,90 € *** *Cargo mélancolie* par Alexandre Bergamini, 96 p., Zulma, 9,50 € *** *Souviens-toi de Lisbonne* par Olivier Frébourg, 164 p., La Table ronde, 7 €

B R È V E S

anthologie permanente de la nouvelle

CARGO MÉLANCOLIE

Alexandre Bergamini
Editions Zulma. 94 p.,
9,50 euros

Pas du tout des nouvelles. De courts récits ?... Hum, des séquences. Lesquelles portent en guise de titres des noms de lieux. « Klaipeda » (Lituanie)... « Port Saïd » (Egypte) etc... Un vieux cargo polonais promène le narrateur dans ce qui est une quête indéfinissable, ambiguë. Est-ce pour se mettre dans les pas du frère mort que le jeune écrivain s'est lancé dans ce périple ?... Ou bien, dans la succession des ports, la vapeur, l'ambiguïté des désirs, y a-t-il la quête d'un effacement de soi, sombre et voluptueux ? Sans cesse présent est ce vertige produit par des escales en pays

froid, en pays chaud, dont il semble surtout importer qu'elles soient comme la mer de Valéry : « toujours recommandées ». On se laisse conduire par une écriture de rêve (par moments, vraiment !) teintée de spleen, libre, où tout peut vaciller. Ainsi que dans l'ivresse. « Ce que j'ai perdu, je

le retrouve. D'égale valeur. La matière de l'absence, la même essence. Comment dire cela ? La vie de mon frère disparu me comble, m'emplit doublement. J'ai deux vies. Moi qui n'en avais qu'une ». Plus haut, il avait été spécifié : « Voyager c'est apprendre à disparaître »

Olivier Delau

